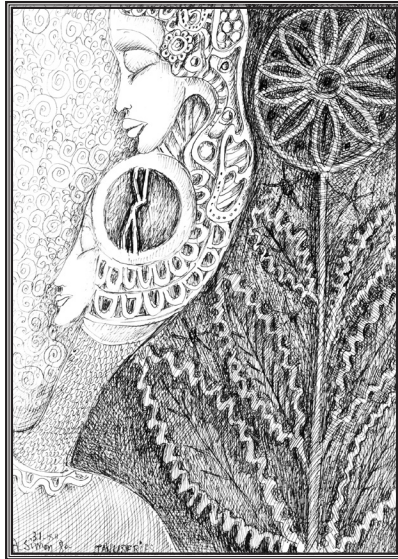


# LE PÉRIPLÉ



*Aux rouges des matins, il prit congé des autres  
pour un tour de lui-même,  
sans strate, sans stratagème,  
avec un viatique : du vin, un pain d'épeautre ;  
un bâton de berger, son bissac et un chien.*

*Tel un pèlerin sourd aux houles des escales,  
il s'éloigna des foules qui colorent les quais,  
soucieux de suivre seul le chemin balisé  
par des nues en cavale.*

*Quand la ville en accord avec quelque dieu vil  
étête et saigne à mort ses monstres électriques,  
il progressait sans peur, bras tendus en aveugle,  
hors du champ des moteurs,  
des sirènes qui beuglent  
si désespérément.*

*Il ne s'attarda guère en ces lieux habités  
où l'air est avili par les automobiles.  
En quête d'âme neuve, il préféra fouler la terre  
et s'immerger de tout son être  
dans la poussière des ancêtres.*

*Sitôt qu'il eut rejoint et la pierre et le sable,  
il suivit la rivière qui contourne la ville  
et se redécouvrit entier et puéril  
dans l'épi d'un roseau,  
les boucles d'une abeille,  
le cri d'un canard d'eau.*

*Allongé sur la rive, visage dans les herbes,  
il retrouva l'odeur de la terre en saison.*

*Plus loin et hors des murs, il gravit des collines,  
il traversa des puys, contourna des hameaux  
que le soleil calcine au retour des troupeaux.  
Il appréhendait l'eau des crues et des tempêtes  
qui s'étiolent et s'hébètent dans la désolation.*

*Ayant connu, hier, les champs de solitude,  
où l'herbe à vivre ne se moissonne plus,  
il savait que l'ivraie dans l'esprit s'agglutine  
comme l'oyat des sables, l'algue des bras de mer.*